

à la vue parce que bien décoré et rappelant, par son apparence générale et l'atmosphère de chez soi qui y règne, le Château Frontenac de Québec.

L'on a eu ici le soin de garnir les principales pièces de tableaux, de gravures, de plantes et de fleurs, afin de les rendre plus agréables à la vue et plus sympathiques. La table y est abondante et succulente, bien que le service y soit quelque peu lent, à cause sans doute de la grande affluence de voyageurs. L'on sert, nous dit-on, plus de 150 repas, au dîner, chaque soir.

Dans l'avant-midi, immédiatement après déjeuner, je me suis rendu, avec M. Savoie, au parlement où chacun s'empresse de nous accueillir et de nous présenter aux fonctionnaires que nous voulons voir.

Notre première visite officielle est faite au sous-ministre de l'Agriculture, le Col. David Warnock, M.V., qui se montre des plus aimables et s'empresse de nous fournir mille renseignements.

Il fait venir le chef du service de la statistique agricole, M. G. H. Stewart, avec qui j'ai un long entretien au sujet de l'amélioration de la statistique agricole et l'adoption d'un système uniforme dans chaque province, pour son recueil et sa compilation, de façon à coopérer avec le bureau fédéral, pourvu que celui-ci paye une partie des frais encourus.

Le sous-ministre de l'Agriculture s'offre ensuite fort gracieusement à nous faire visiter rapidement les édifices du parlement. Les différentes pièces sont spacieuses, bien éclairées et bien meublées, non sans luxe toutefois.

L'Assemblée Législative est superbe, contemplée à travers la porte vitrée qui y conduit, mais que l'on tient fermée à clef.

La Bibliothèque est sans conteste le point le plus intéressant de l'édifice. Elle est à deux étages et finie en marbre blanc et vert d'Italie. Les colonnes qui supportent le dôme vitré qui l'éclaire, sont colossales et produisent le plus bel effet. C'est riche et de bon goût en même temps. Ici rien de tapageur qui annonce le parvenu aux goûts encore demi sauvages.

Les rayons sont chargés de livres variés; la salle de lecture est vaste et l'on y apprécie le silence qui facilite l'étude. Des documents archéologiques se voient à travers les glaces de vitrines disposées là un peu partout. Sur les murs, des gravures et des peintures rappellent des figures chères à l'histoire de la province.

Partout l'on remarque de nombreux portraits et l'on semble heureux d'honorer ainsi la mémoire des découvreurs, des fondateurs, des donateurs, et de tous autres, hommes et femmes, qui ont travaillé à la grandeur de l'œuvre nationale depuis les premiers jours de la colonie, en partant de Vancouver et de Cook jusqu'à la figure si sympathique de feu Richard McBride, dont on remarque les traits un peu partout sur les murs.

Ayant manifesté le désir de visiter la ferme expérimentale de Sydney, à quelque vingt milles en dehors de la ville, immédiatement le sous-ministre de l'Agriculture se met à notre disposition et nous offre de nous conduire dans son auto, le lendemain matin. Inutile de dire que nous accueillons avec plaisir cette offre agréable qui nous permettra, avec un mentor aussi renseigné de bien profiter de cette visite.

Dans l'après-midi, grande randonnée de plus de quatre heures dans la ville et les campagnes environnantes. L'on visite tour à tour, l'observatoire du gouvernement fédéral, les jardins Butchard, la plage du lac Elk, le parc des millionnaires, puis nous traversons la partie résidentielle avoisinant la ville elle-même et où l'on voit de jolis cottages perdus dans des oasis de plantes et de fleurs multicolores.

L'on nous signale ce que l'on voit de plus remarquable dans cette tournée et notre chauffeur, qui est en même temps un guide de touristes, se montre bien renseigné sur tout ce que nous rencontrons, et sans perdre de temps, attentif au volant pour ne pas nous casser le cou, il se fait un abat-voix de sa main droite et nous lance, à haute et intelligible voix, les informations qui nous font goûter davantage tout ce que nous voyons sur notre passage.

C'est la première fois depuis notre départ que nous pouvons goûter les avantages d'avoir pour cicerone un garçon qui connaît sa ville, comme l'on en trouve aujourd'hui dans certaines villes de l'Est, comme Ottawa, Montréal et Québec, d'où le mouvement est parti il y a une couple d'années.

La soirée a été libre et chacun est allé à l'aventure ou au repos. J'en ai profité pour aller visiter l'Empress of Asia, sur l'invitation de certains officiers de la compagnie du C. P. O. S.

Rappelons que l'hiver est inconnu à Victoria; à peine quelques jours de froid, rarement cependant au-dessous de zéro. Il y a ici deux récoltes de fleurs, si l'on peut dire.

La brise du large tempère la chaleur de l'été. Ainsi, hier, à l'abri du vent, il faisait très chaud, mais dès que nous arrivions en plein air, la brise nous faisait oublier les ardeurs du soleil. Même, en revenant de la promenade, quand nous sommes arrivés en face des pics enneigés, de l'autre côté de la baie, à quelque 20 milles, un air glacial nous a saisis, et, à 6 heures, en rentrant à l'hôtel, plus d'une dame avait le frisson et les lèvres bleuies par cette brise froide.

A Victoria, non seulement a-t-on la préoccupation du beau dans la nature, mais aussi dans les arts, puisque le jazz ne se fait pas entendre à l'Hôtel Empress. Du meilleur classique est joué au dîner, chaque soir, et l'hymne national "O Canada" n'est pas oublié au commencement du repas, ni le "God Save the King", à la fin.

Les garçons de table, du moins quelques-uns d'entre eux, se font un plaisir de nous adresser la parole en français. Les services les plus modestes sont faits par des Japonais, à l'Hôtel.

Bref, Victoria laisse le meilleur des souvenirs aux visiteurs et nous pouvons dire que nous avons vécu ici une journée et demie reposante, parce qu'entourés d'une nature idéale, d'une atmosphère sans pareille et d'une population aimable, urbaine et délicate dans ses procédés et ses manières.

G.-E. MARQUIS.

La fierté, qui est le propre de l'homme à l'égal du rire, si ce n'est plus, a ses petites exigences; d'autant plus impérieuses qu'elles sont moins justifiées.

Qu'est l'orgueil d'un Leverrier voyant apparaître, au jour dit, et à la place désignée, en l'immensité des espaces, l'astre annoncé depuis vingt ans, comparé à la gloire d'une brute qui a trouvé plus bête qu'elle?

Si le propre de la raison est de se méfier d'elle-même, combien est persuasive l'éloquence des déments à prêcher qu'ils sont la sagesse, et qu'il est malaisé de démontrer leur erreur!

Il n'est tel axiome, même inepte, qui ne trouve son admirateur. En revanche, il n'est telle vérité dont le moraliste qui l'émet ne suspecte l'exactitude, de l'instant où il l'a émise.